





À Bruno de Boysson, papa



Stephane de Boysson

# Le gouverneur Capitale, et autres nouvelles

Barifer – Bookelis



## Introduction

Les nouvelles que voici, nous les lisons avec le même plaisir que nous écouterions, accoudés au comptoir d'un bar, les histoires d'un habitué qui aurait su saisir de fugitifs instants de l'existence et en restituerait avec talent toute la saveur.

Au comptoir, l'auteur préférerait cependant une table, non pas à la terrasse, mais dans la salle, près de la devanture sur laquelle la pluie s'obstine à musarder, non loin de la caisse enregistreuse. Le poste d'observation idéal pour celui qui n'aime rien tant que regarder, écouter surtout. Sans nulle volonté cependant de commettre la moindre indiscretion. Parce qu'il pose sur elles un regard chargé de bienveillance, tout en empathie, il invite les personnes qu'il rencontre à la confiance.

De celles dont il aura recueilli les paroles, il fait le centre de ses nouvelles. On les suit au cœur de l'Afrique subsaharienne, où il fut naguère un jeune coopérant, et dont il conserve à l'évidence la nostalgie. On les retrouve à la tête d'épiceries exotiques ou de salons de coiffure dans la banlieue parisienne. Leurs souvenirs nous transportent même jusqu'en Amérique du Sud. Ces personnes, ce sont de petites gens ou de grands personnages, comme ces protagonistes de l'impromptu par lequel le recueil s'achève. Qu'importe ! Elles auront parfois su faire montre d'un exceptionnel courage. Le plus souvent,

toutefois, leur quotidien est fait de petits arrangements. Et l'auteur nous les présente dans leur touchante vérité.

Elles se donnent, tantôt, à entendre à la première personne dans des récits courts rédigés avec le style vif de qui sait croquer le détail susceptible de rendre toute une atmosphère. Tantôt, c'est l'auteur lui-même qui perce sous les traits d'un fonctionnaire en déplacement, en Bretagne ou dans le nord de la France. Il se met alors en scène, curieux inlassable, dans des dialogues savoureux. Fictifs ou réels, leur style, d'une extraordinaire vivacité, nous donne l'illusion d'être nous-mêmes sommairement installés dans un bureau quelconque, ou assis à la table de bridgeurs, fumeurs de cigares et buveurs impénitents.

Ces textes sont ceux d'un moraliste. De cet auteur, nous aimerions, nous aussi, être l'ami. Sans nous juger, il saurait nous écouter et saisir ce que nos existences recèlent de poésie...

Anne-Sophie Gache



## **À l'ombre de ses manguiers**

*2003. Histoire d'une amie colombienne (de la ville de Colombes), Madame D., retournée un beau matin vivre dans son pays natal*

Madame Alphonsine est partie. Le message sibyllin, griffonné sur une enveloppe à fenêtre, est scotché sur la devanture close. Le magasin n'ouvrira manifestement plus. Les rayons de l'épicerie, à moitié vides, trahissent les matériaux de récupération dont ils sont faits. Les sauces tomate ont perdu de leur superbe. Leurs rangs désolés laissent apparaître des planches tirées de caisses de champagne. Deux mains de bananes plantains finissent de pourrir sur un lit de feuilles de manioc flétries. La baie vitrée est sale, couverte de traces de mains, de chiures de mouches, de taches indéfinissables. Elle sera bientôt la proie des afficheurs sauvages ; concerts antillais, chiens perdus et propagande électorale se disputeront l'aubaine. Un crachin insistant s'infiltre par le col de mon blouson. La rue paraît hostile en cette fin d'après-midi hivernale. La nuit est tombée. Alphonsine est rentrée au pays. Elle aura enfin retrouvé l'éternel beau temps, cette chaleur lourde et humide qu'elle semblait tant redouter, après trois décennies passées sous un climat tempéré. Je m'éloigne, attristé à l'idée de la disparition de ce havre de paix. Je ne viendrai plus y parler de son pays, déguster une tasse de thé vert brûlante entre deux rendez-vous, improviser un pique-nique dans l'arrière-boutique, assis sur les sacs de riz, en

écoutant une énième fois Alphonsine détailler sa recette de la sauce feuille, du fonio sauce arachide ou du riz gras familial. Elle est partie.

J'ai rencontré Alphonsine ici même, il y a une demi-douzaine d'années. Le caractère « Afrique de l'Ouest » de l'épicerie exotique interpellait le passant averti. Je cherchais pour des copains les ingrédients du riz gras. Nous nous retrouvons deux ou trois fois l'an autour d'un plat tropical en souvenir du bon temps de la coopé. Nous avons vécu deux belles années sous les cocotiers, enseignants, assistants techniques, bétonneurs ou puisatiers, jeunes et néophytes spécialistes des groupements féminins ou des coopératives paysannes. Deux années en dehors du monde. Deux années dans un autre monde. Nous y avons découvert une nature riche et hostile, nous avons appris à prévoir un trajet en heures de route, à attendre un bac, à surveiller une barrière orageuse, à vérifier notre réserve d'eau, à lire à la lueur de la bougie, à dévorer un journal périmé. Hors du temps, débarrassés de la fée électrique et de ses bâtards téléphone et Internet, du confort et de ses commodités, nous nous sommes surpris à nous réjouir des bonnes fortunes, d'une bière moins que tiède, d'une partie de belote improvisée avec des fonctionnaires déflatés dans un maquis perdu, d'un cassoulet en boîte dévoré au milieu de l'après-midi. Nous avons appris à patienter, à profiter de l'instant, de la rencontre imprévue, des cadeaux de l'existence. À vivre de peu ; à observer ; à écouter notre corps, à le laisser reposer ; à ne pas travailler au plus fort de la canicule. Une sieste préserve mieux que toutes les

quinines... celui qui a la chance de pouvoir s'offrir ladite quinine. Nous nous sommes émerveillés devant la naissance de la vie. Nous avons surpris l'œuvre de la mort en marche, les jeux complexes du hasard et du destin, le poids de la fatalité assumée. Je m'égare... L'Afrique surprend, fascine ou repousse, transforme assurément et ne laisse jamais indifférent. Nous l'aimions. Que nous reste-t-il de cette sagesse ? Comment avons-nous pu oublier aussi vite ? Alphonsine m'aidait à recouvrer une part de ce passé perdu.

Des primeurs en vitrine aguichaient le chaland, bananes, manioc, racines, ananas, papayes et autres fruits rares. J'entrai. La boutique occupait une trentaine de mètres carrés. L'odeur me parlait. Je suis incapable de décrire ce parfum, de distinguer les différentes couches de fragrances. Il faut y avoir été, y avoir vécu. Le poisson séché me hélait du fond de la réserve. Je doute qu'il existe odeur plus puissante. Le rayon épices tentait de faire barrage aux effluves maritimes. Toute la gamme des condiments, des amers colas aux puissants piments, jouait des coudes pour s'imposer, chatouillant les narines. Les sacs d'arachides fraîches, salées, sucrées et grillées faisaient corps. Du haut de son comptoir, une caisse enregistreuse démodée toisait la clientèle. Ledit comptoir disparaissait sous une ribambelle d'amuse-gueules serrés dans leur sachet tenus par des agrafes. Plus loin, rangés par taille et par couleur, boîtes, bocaux, alcools et jus se pavanaient sur leurs étagères. Au fond, à droite, les congélateurs recelaient leurs lots de poissons frais et quelques

viandes de gibier. Derrière la caisse, clouées à même la cloison, des tresses et des mèches afro-antillaises inquiétaient les enfants avec leur faux air de scalps indiens. Semées au petit bonheur la chance, de hautes sculptures de bois rouge se languissaient, s'estimant, avec lucidité, de facture grossière et sans intérêt artistique ; elles se désespéraient pourtant d'être condamnées à demeurer en si triviale compagnie. Fugace, un fumet de cuisine tiédie chatouillait mes narines, une odeur perdue. J'achevais la revue des rayons de l'échoppe, épié par la vendeuse, qui m'observait un bâton à dent à la main. Pour préserver la blancheur de votre émail, il n'y a pas mieux.

- Gombo ?
- Ma sauce ?
- Oui. Sauce gombo, ou pas ?
- Bravo. Vous avez du nez. Je regrette de ne pouvoir vous proposer de la goûter, hélas, je n'en ai plus. C'était mon repas. Vous arrivez trop tard. Revenez lundi.

Elle a souri. Elle avait reconnu en moi un Blanc connaisseur. Client potentiel et possible relation. Je suis repassé le lundi suivant. J'ai commandé de quoi cuisiner un *tiep* pour les copains. J'ai goûté son gombo. Délicieux, même si je ne cultive pas une passion immodérée pour cette sauce gluante.

Je suis revenu souvent. Nous avons sympathisé. La boutique fonctionnait paisiblement, lui ménageant du temps pour accueillir le client. Nous avons parlé. J'écoutais Alphonsine avec un plaisir non dissimulé. Ce prénom est peu répandu, fût-ce en Afrique. Elle le

tenait d'un missionnaire. Le père Alphonse n'était pas, contrairement à une rumeur malveillante, son père. Sa peau était bien trop noire pour être celle d'une métisse, m'a-t-elle un soir affirmé dans un grand éclat de rire. Plus simplement, le père blanc avait financé les études de son père qui, pour l'honorer, l'avait choisi comme parrain de sa première-née. J'ai découvert ses enfants. Ses souvenirs. Ses projets. Son fils achevait une prestigieuse école de commerce. Il serait embauché par une grande entreprise, américaine de préférence ; l'Amérique, c'est mieux pour le travail. Le dollar, c'est sans risque. Il était beau, sportif, respectait sa mère et protégeait sa sœur. Celle-ci était ravissante. Vraiment. Étudiante en lettres modernes, elle désirait écrire, mais commencerait par passer son Capes. Ils étaient français, nés en France. Ils retournaient chaque été au pays ; pour retrouver leur père et la famille.

Alphonsine avait atterri à Paris le 2 septembre 1971, dans le froid. Elle conservait de ce premier hiver un cuisant souvenir. Par chance, elle ne disposait pas du billet retour. Elle avait tenu, recroquevillée contre un maigre four à charbon, trois couvertures et l'essentiel de sa garde-robe empilés sur son dos. Le retour du printemps l'avait délivrée. Son mari était soldat : il venait intégrer une école militaire, à titre étranger. Elle avait obtenu de le suivre. Une autorisation exceptionnelle, son homme disposait de relations. Il était fils d'un important personnage. Elle s'était installée à Bobigny. Elle avait ouvert un salon de coiffure, pour être indépendante, pour s'occuper. Elle

exerçait en coiffure afro, elle ne disposait pas de diplôme reconnu ici. Elle était restée. Son mari avait été breveté, mais elle était alors enceinte de ses œuvres. D'un commun accord, ils avaient préféré que le petit naisse ici, à l'hôpital : il serait français. C'était mieux pour lui. Elle rentrerait ensuite. Elle avait inauguré un second salon, embauché des ouvrières. Elle avait eu la fille. Le fils préparait son entrée à l'école : c'était dommage de partir maintenant. Le mari avait accepté, la famille aussi. Elle envoyait de l'argent. Un soldat gagne peu. Elle était restée. Son mari avait fait carrière. Elle avait cédé les salons de coiffure l'année précédente. L'âge ne lui permettait plus de demeurer debout dix heures d'affilée, l'épicerie, c'est mieux pour ses jambes. Elle souffrait d'une mauvaise circulation sanguine. Elle avait consulté les meilleurs praticiens, sans succès, pour ne conserver qu'une guérisseuse qu'elle ne manquait pas de visiter lors de ses séjours au pays. Elle prétendait recevoir régulièrement ses herbes par la valise diplomatique. Hélas, les simples ne pouvaient, au mieux, que ralentir la progression de la maladie. Elle ne parvenait plus à dissimuler ses souffrances. Je l'ai surprise à moult reprises massant ses pieds nus. Elle ne supportait plus les chaussures de ville. Elle avait pris du poids. Je ne vous ai pas décrit mon amie. Alphonsine était une belle femme, au sens africain du mot. Elle respirait la réussite, l'esprit d'entreprise et la joie de vivre. Son visage plein était épargné par les ans. Elle portait avec aisance ce que les magazines féminins, friands de modèles anorexiques, auraient considéré comme une

forte surcharge pondérale. En vieillissant, elle reprenait goût à la tenue traditionnelle, elle portait haut de grands boubous chamarrés. Si elle sortait rarement de son échoppe, je la croisais de temps en temps, en ville, marchant d'un pas ample, le dos droit, toutes voiles dehors. Ouvrières, apprenties, nièces, clientes et visiteuses respectaient manifestement mon amie qui régnait sur un petit monde communautaire et féminin. Elle rêvait d'un salon d'esthétique, plus grand et plus riche. Elle souhaitait créer une franchise, pour ouvrir une affaire au pays. Elle s'approvisionnerait à New York ; son fils l'y aiderait ; pour s'affranchir des grossistes pakistanais qu'elle méprisait. Elle passerait ensuite la main à sa fille. Pour ses vieux jours, elle rentrerait se reposer à l'ombre de ses manguiers. Son mari l'attendait. Oh, il avait une autre femme. Je l'avais deviné depuis longtemps, quand elle a osé, un soir, évoquer cette lointaine rivale, cette co-épouse refoulée. Mais, elle restait la première, la mère du diplômé, la femme d'affaires, l'adresse parisienne accueillante pour la famille, la bienfaitrice des petits. Certes, ses revenus avaient baissé, mais son mari n'était plus dans le besoin. Elle laissait entendre qu'il était général, ministre à ses heures, conseiller du général président. L'armée ouvre bien des portes, là-bas, et ses cadres n'ont pas de soucis de reconversion. Alphonsine possédait une concession et des champs au pays. Le fruit de son labeur, d'une vie d'expatriée. C'était bien.

Les années passèrent, et avec elles le souvenir de mon amie que je savais partie sans idée de retour. Je

suis fonctionnaire, à la préfecture. J'ai de fréquents contacts avec mes homologues des administrations locales. Je sortais d'une réunion à l'Inspection du travail, quand j'ai repéré son nom au hasard d'un listing. Son patronyme est courant, mais la coïncidence m'amusait ; l'odeur de gombo revenait me titiller de sa saveur fade.

- Vous « avez » une Madame Alphonsine D. ?  
Je n'attendais pas de réponse, mais j'étais heureux d'évoquer mon amie. J'avais le sentiment de lui être ainsi fidèle, dans l'impossibilité où j'étais de pouvoir lui écrire.

- Madame Marie-Alphonsine D. ?

- Oui. Coiffeuse de son état ?

- Parfaitement. La connais-tu ?

La fonction publique est une école de prudence, je pris un ton mesuré.

- Un peu. Elle tenait une épicerie où j'avais l'habitude de m'approvisionner.

- Une épicerie ? Ce n'est pas la même : la mienne est coiffeuse.

- Moi aussi. Elle a tenu plusieurs salons, mais elle a quitté le pays, il y a environ deux ans.

- Sans laisser d'adresse ?

- C'est cela même.

- C'est elle. Un sacré numéro ton épicière. Son dossier prend deux pleins cartons aux archives. Elle nous a laissé un pataquès épouvantable. J'ai hérité de l'affaire peu avant sa fuite. J'ai mis quinze jours à tout reclasser, à tout recouper. Il y en avait partout, à l'Urssaf, aux Impôts, à la Chambre



de métiers, au greffe et au tribunal. Un cas magnifique, un cas d'école. Je pense l'utiliser dans un de mes prochains cours.

- Tu plaisantes ?
- Du tout. Tu as cinq minutes, allons prendre un café.

Le coin « convivialité » de mes collègues ne faisait pas honneur à leur corps. C'est accoudé à une mauvaise table de Formica que j'ai découvert la face cachée de Madame D. Pour faire simple, mon amie avait une réputation bien établie d'escroc. Elle avait tenu trois salons de coiffure et une affaire d'esthétique, rien que sur le 93. Elle les avait tous perdus sur liquidation judiciaire. Fournisseurs, propriétaires et banquiers en avaient été pour leur compte. Bien que bénéficiaire du RMI depuis des années, elle avait conservé la gestion de fait d'un salon dont elle avait confié la gestion officielle à une amie. Depuis son départ, cette dernière se battait comme un beau diable pour arracher ses biens des griffes des mille et un créanciers d'Alphonsine. L'épicerie ne lui appartenait pas. Elle n'en exerçait que la gestion « bénévole », activité qu'ignorait la Caf. Mieux encore, en vingt-cinq années d'activité, elle n'avait jamais déclaré la moindre salariée, ni même une apprentie. Mon camarade était fier de son cas. Il m'a invité à prendre contact avec l'une de ses anciennes coiffeuses qui tenait un salon proche de l'épicerie, « en toute légalité » m'assura-t-il.

Le salon était moderne et tous publics. L'enseignante lumineuse affirmait crânement promouvoir les

dernières tendances de la mode anglo-saxonne. Soucieux de ne pas la déranger en plein travail, j'avais choisi une heure creuse. Une apprentie lessivait le sol, une autre pliait des serviettes de toilette. Je demandai la patronne qui sortit de ce que j'imaginai être son bureau. J'étais incapable de situer géographiquement cette magnifique métisse, habillée avec une élégance que j'imaginai londonienne, ou new-yorkaise.

- Monsieur, que puis-je pour vous ?

Mon look préfectoral inquiète. Nous sommes trop souvent confondus avec nos collègues des impôts.

- Bonjour madame, ma requête vous étonnera probablement. Je me demande si vous avez eu des nouvelles de Madame Alphonsine.

Je tenais mon petit succès. L'archange Gabriel sollicitant une coupe rasta n'aurait pas plus surpris. Je la rassurai vite par un mensonge véniel.

- Ne vous inquiétez pas. J'ai été coopérant en Afrique. J'ai conservé le goût de la cuisine épicée. Je me fournissais dans son magasin. Elle m'avait parlé de vous. J'aimerais savoir ce qu'elle devient.

- Je l'ignore. Elle est partie précipitamment.

- Je sais. Mais, vous la connaissiez bien.

- Oui. Si on veut. J'ai travaillé pour elle. C'était une bonne coiffeuse. Exigeante aussi. Dure au travail. Elle travaillait comme au pays.

- Expliquez-moi.

- Vous êtes resté longtemps ?
- Deux ans...
- Où ?
- Au Sénégal.
- Alors, peut-être comprendrez-vous. Je vous sers un café ?
- Avec plaisir.
- Tantie, c'était ainsi que nous, les employées, l'appelions, n'a pas laissé que de bons souvenirs. Je lui ai pardonné. Vraiment. Elle m'a appris le métier. Elle avait un bon coup de ciseaux. J'étais jeune. Je lui dois beaucoup. Surtout, d'avoir pris un autre chemin. La vertu du contre-exemple. J'ai compris, auprès d'elle, l'intérêt de travailler légalement. Elle serait étonnée de m'entendre. J'ai repris des études, j'ai passé mon brevet professionnel. À cause d'elle... pour ne pas faire comme elle. Pour me libérer d'elle et de son système...
- Quel était « son » système ?
- Vous avez deviné. C'est de notoriété publique. C'est la cause de son départ. Ils allaient la coincer. Elle travaillait comme au pays. Là-bas, il n'y a pas d'école. Les filles sont placées comme apprenties. Elles y apprennent un métier. Elles ne sont pas rémunérées. Au contraire, les parents payent, heureux de les savoir entre de bonnes mains. Une fille adroite de ses mains se marie mieux. Mieux vaut savoir coudre ou coiffer que lire.

C'est la coutume. On a toujours fait ainsi.  
Elle a continué.

- Les filles acceptaient ?
- Au début. Pas longtemps. Elles demandaient, elles s'étonnaient. Tantie criait fort, payait un peu, puis les jetait dehors. Elle en trouvait d'autres. Le salon marchait bien. Elle choisissait des primo-arrivantes. Des naïves. Les mères appréciaient le système, au début.
- Les parents ne payaient tout de même pas ?
- Non. Je ne crois pas. Mais les filles n'ont jamais signé de contrat de travail.
- Et en cas de contrôle ?
- Ils sont rares. Alors, les filles étaient ses nièces, toutes. Les Blancs n'ont jamais su différencier une Zaïroise d'une Sénégalaise.
- Certes.
- Nous l'appelions donc notre tante, Tantie.
- Je comprends.
- Le système a tenu des années.
- Comment la machine s'est-elle enrayée ?
- Je l'ignore. Une dénonciation peut-être, ou simplement le fait que les filles d'aujourd'hui sont plus dégourdies. Les temps changent.
- Oui. Une dernière question, avez-vous rencontré le mari ?
- Le père admirable, le prince charmant, le général ministre...
- Oui.
- Non, désolée de vous décevoir. Je l'ai vu néanmoins en photo. Un vieux cliché.
- Elle nous aurait mystifiés ?

- Non, je ne crois pas. Elle ne pouvait mentir à ses enfants, et encore moins aux femmes de son pays. J'ignore s'il l'a attendue au pied de l'avion, mais il existe. C'est un homme puissant. Un homme connu. Il est venu la visiter à plusieurs reprises, discrètement, il ne passait pas au salon.
- Alors, pourquoi est-elle restée ?
- C'était une femme dure, mais une bonne mère et une femme libre. C'était le prix à payer.

Le café était amer. Une cliente entrait. J'ai salué la patronne qui déjà se tournait vers la nouvelle venue. L'apprentie de Tantie avait grandi et dépassé sa maîtresse. Elle avait réussi, elle, à refuser la coutume. À la vue de sa clientèle, je ne doutai plus que son affaire fût bientôt à la hauteur de ses ambitions.

Tantie, Madame D., Marie-Alphonsine, la mère comblée, l'épouse délaissée, l'immigrée de passage, l'amie perdue, toutes ces femmes m'accompagnaient. Son copain, le soleil, riait de toutes ses dents. Il faisait beau. Alphonsine avait tenté l'impossible : accorder l'Afrique et l'Europe, les affaires et la famille, la tradition et le droit. Vérité ici, mensonge là-bas... Elle avait tenu près de trente ans, ce qui n'est pas rien. On ne juge pas une amie. On l'aime et c'est tout.



## **Le gouverneur Capitale**

*2003. Ce très haut fonctionnaire est un personnage tiré des souvenirs d'un client zaïrois.*

Son excellence Adou, Monsieur Adou, Monsieur le Ministre gouverneur Adou Gnanpapah, dit « Papa », de Kinshasa, capitale de la République, est demeuré un personnage populaire. Le mérite-t-il ? Fut-il un bon gouverneur ? Les grincheux le nient. Ils prétendent qu'il n'a rien laissé d'un long règne. Certes, si ce n'est un bon souvenir et un sujet de plaisanterie ; or, ce n'est pas rien, car les occasions de rire, surtout des puissants, sont rares en notre pays.

Pourtant l'homme ne fut pas toujours aussi plaisant. Il fut bouffi d'orgueil et d'ambition. Issu d'une famille pauvre et originaire d'une région déshéritée, il semblait mal parti dans la vie. Il eut deux chances. La première : être né Mongo – l'ethnie du futur maréchal -président Mobutu Sese Seko. La seconde : avoir le sens du rythme, une belle voix et la flatterie facile. Ces deux bonnes fées le conduisirent au sommet. Si elles ne purent l'empêcher d'en choir, son ascendance Mongo lui sauva la tête.

Le maréchal aimait son pays, l'Afrique noire et la musique. Il voulait africaniser, c'est-à-dire abolir toute trace de la colonisation. Il commença par interdire les prénoms chrétiens. Il donna l'exemple en troquant avantageusement un discret Joseph contre une litanie qui donne à peu près : le « maître de la basse-cour, celui qui châtré les autres mâles ».